

CHAPITRE 3

UN GAGE D'AMOUR

Le temps s'était écoulé...

ThuVan vivait dans une langueur amoureuse. Sa pensée était occupée entièrement par l'absent.

Nuit après nuit elle se tournait, se tournait dans son lit, éprouvant une envie folle de se blottir dans les bras caressants de son mari.

Tous les jours, elle guettait avec impatience l'apparition, à la fenêtre, de la silhouette de son bien-aimé.

Mais lui, tel un oiseau qui, battant des ailes, s'élance dans le ciel, s'était envolé loin, très loin...

Une fois envolé, l'oiseau ne retourne au nid que les ailes brisées de fatigue.

Et lui? Aujourd'hui, ici, demain, ailleurs... saurait-il revenir vers sa femme quand ses genoux seraient rompus de fatigue?

Elle se posait ces questions, seule à les entendre. Questions, bien entendu, restées sans écho!

Ainsi, deux mois passèrent, durant lesquels ThuVan ne reçut aucune nouvelle de Thy. Madame et Monsieur Tran commençaient à s'interroger sur ce départ mystérieux.

Cependant chaque fois que ses parents la pressaient de questions, ThuVan invariablement répondait:

- Il s'en est allé chercher du travail. Quand il aura acquis un métier stable, il me préviendra.

Voyant ses parents encore méfiants, elle les tranquillisa avec un sourire feint:

- Thy est un homme qui a beaucoup d'amour propre. Tant qu'il n'arrivera pas à se faire une situation, il en aura honte et ne voudra pas donner de ses nouvelles, même à sa femme.

Monsieur Tran pensait que, ne voulant pas de son aide, Thy était parti par amour propre.

En tant qu'homme, il le comprenait parfaitement, et avait pitié de lui.

ThuVan ne pouvant supporter cette vie oisive dans la seule attente des nouvelles de son mari, décida de chercher du travail ou bien de continuer ses études. Dans cette deuxième hypothèse elle serait obligée d'aller à Saigon car il n'y avait pas d'université dans sa ville.

Elle était persuadée que ses parents ne seraient pas d'accord. Elle-même, en vérité n'avait guère envie d'être loin d'eux en ce moment.

Elle parla à son père de se chercher un «job». Tout heureux, il lui dit:

- Ça tombe bien! Je connais le père directeur de l'orphelinat. Un jour il m'avait dit qu'il voudrait avoir quelqu'un d'assez instruit pour s'occuper des formalités d'adoption afin de trouver des parents pour ses orphelins. Si tu veux, je te présenterai au père. Il s'agit d'une œuvre sociale et on ne te donnera qu'un traitement symbolique.

- J'ai besoin de me faire des relations et d'avoir du travail pour tuer le temps. Quant au salaire, ce n'est pas important. Les œuvres sociales m'intéressent beaucoup.

Le jour du rendez-vous de Monsieur Tran avec le directeur de l'orphelinat, ThuVan devait se lever tôt pour l'accompagner.

Le réveil avait à peine commencé de sonner que ThuVan était déjà dressée sur son lit. Mais brusquement, prise de vertige, elle retomba. Bien qu'elle fût dans son lit, elle avait l'impression que tout tournait dans sa chambre.

Elle s'efforça de se lever pour aller à la salle de bain, mais n'en eut pas le temps, secouée par des accès de nausées et de vomissements.

Alertée par le bruit, Madame Tran s'empressa de monter. Voyant sa fille assise par terre, se tenant le ventre, vomissant, très pâle, elle la releva, la recoucha dans le lit et dit:

- Laisse-moi envoyer Nga chercher le Docteur Vo Hoang.

ThuVan refusa d'un signe:

- Maman! Je ne suis pas malade. Cela m'arrive parce que depuis un mois je dors peu. Laisse-moi prendre un peu de somnifère. Après un bon sommeil, je serai en forme.

A peine sa phrase achevée, de nouvelles nausées la secouèrent.

Madame Tran ne pensait pas comme sa fille. Devant les symptômes, elle suspectait déjà quelque chose.

Elle redescendit, chuchota quelques mots à son mari. La fille de service disparut en courant dans la rue.

Au bout d'un moment, elle revint accompagnée d'un homme d'une trentaine d'années, une petite valise à la main.

Les Tran accueillirent le visiteur avec chaleur, et en retour, il leur témoignait une affection respectueuse.

Ce visiteur était le Docteur Vo Hoang, dont le cabinet médical se trouvait à quelques vingtaines de mètres de la résidence des Tran.

Les parents du Dr Vo Hoang et les Tran étaient voisins. Avec les années, les deux familles étaient devenues très intimes.

Dès son jeune âge, le Dr Vo Hoang avait fait ses études à Saïgon, dans un lycée français. Ensuite il était parti à Paris faire sa médecine. De retour au pays il avait été nommé sous-directeur de l'hôpital provincial de Mytho.

Il avait installé son cabinet de consultation dans la maison même de ses parents. C'était une grande maison de trois étages dont le rez-de-chaussée était réservé au Dr Vo Hoang, lequel, encore célibataire, avait aussi compté parmi les amoureux de ThuVan.

Accompagné de ses parents, il était venu solliciter la main de ThuVan. Naturellement elle avait décliné sa demande en mariage. Malgré ce refus, il l'aimait toujours.

Au terme d'une enquête, il savait que Le Thy n'était plus ni chez les Tran, ni dans la province.

Depuis deux mois, chaque jour, il remarquait que ThuVan errait dans la rue. De son cabinet de consultation, il voyait bien son visage avait perdu de sa fraîcheur et qu'elle allait et venait comme un corps sans âme.

De ce faisceau de faits, il avait déduit qu'entre Le Thy et ThuVan était survenu probablement quelque chose de grave. Ce dont il était sûr c'est que ThuVan était en train de souffrir.

Quand la servante vint lui demander de se rendre d'urgence auprès de sa jeune maîtresse, sur le champ il quitta tout.

Après les salutations d'usage, les Tran le conduisirent à l'étage jusqu'à la chambre de ThuVan. Ses accès nauséeux avaient cessé mais ses vertiges l'obligeaient à rester allongé, les yeux fermés.

Ayant entendu des bruits de pas, elle ouvrit les yeux et vit ses parents accompagnés du Dr Vo Hoang. Elle rougit, s'efforçant de se relever, elle se lissa les cheveux.

Mais Dr Vo Hoang s'empressa de la recoucher en disant:

- Restez calme, chère Madame. Ce n'est pas la peine de vous asseoir.

Il demanda comment la maladie était survenue et quels en étaient les symptômes. Il s'enquit ensuite de ses règles.

- Je n'ai pas eu mes règles depuis deux mois, dit-elle. Mais est-ce de l'anémie, docteur?

Le docteur ne répondit pas. Après un examen clinique minutieux, il dit en souriant:

- Vous n'avez aucune maladie. Une bonne nouvelle: vous êtes enceinte de deux mois et ce que vous avez éprouvé est naturellement ce que toutes les futures mamans ressentent.

À l'annonce de cette heureuse nouvelle, ThuVan ne se sentit plus de joie puis regretta que son mari ne fût pas à ses côtés. Elle riait, mais ses yeux étaient inondés de larmes.

Avoir un enfant en ce moment était une source de consolation infinie. Il l'aiderait à vivre, lui donnerait courage en attendant le retour de son mari.

La venue d'un enfant dans cette situation répondait exactement à son espoir. Pour en être certaine, elle demanda en détachant les mots:

- Docteur, êtes-vous vraiment sûr que je vais avoir un enfant?

- Je ne me trompe pas, Madame.

Soudain, le docteur Vo Hoang voulut savoir où se trouvait Le Thy. Il dit:

- Madame peut annoncer cette heureuse nouvelle à son mari. Je suis persuadé qu'il voudra la fêter.

ThuVan tressaillit légèrement, puis reprit tout de suite son calme. Elle fit semblant de s'informer du traitement et du régime à suivre.

- Continuez, Madame, de vivre normalement, répondit-il. Ne changez rien à votre régime alimentaire. Je vous laisse une boîte de médicaments contre les nausées. Vous prendrez un comprimé avant chaque repas. Vous cesserez dès que vous vous sentirez bien. Mais de toute façon il faudra vous faire suivre régulièrement par un gynécologue. Le docteur Tu que vous devez certainement connaître, est tout à fait indiqué. Je vous donnerai un mot de recommandation.

Monsieur et Madame Tran n'avaient dit aucun mot depuis le moment où ils avaient amené le docteur Vo Hoang jusqu'à la minute où ce dernier avait diagnostiqué la grossesse. Ils étaient affligés.

Hoang l'avait bien remarqué et n'osait pas demander où se trouvait actuellement Le Thy. Il prit congé de tout le monde. Monsieur Tran l'accompagna jusqu'à la porte et remonta tout de suite dans la chambre de ThuVan.

En rentrant, il vit sa femme assise sur une chaise, elle tenait un mouchoir imbibé de larmes, tandis que sa fille avait les yeux rougis. Il ne voulut pas savoir pourquoi la mère et la fille pleuraient, mais demanda:

- Alors, Thy est parti pour toujours, n'est-ce pas?

N'osant pas regarder son père, ThuVan répondit tout bas:

- Il m'avait dit qu'il reviendrait un de ces jours.

- Où qu'il soit allé? Il pouvait nous envoyer un mot. À moins qu'il ne soit avec les communistes, cela expliquerait à la fois son départ en secret et l'absence de ses nouvelles.

Ces paroles affolèrent ThuVan qui baissa la tête. Monsieur Tran furieux demanda à sa fille en martelant les mots:

- Tu m'as menti, n'est-ce pas? Il est parti avec les communistes, oui ou non?

Fille unique, ThuVan avait toujours été choyée par ses parents. C'était la première fois qu'elle voyait son père en colère. Les yeux inondés de larmes, la voix étouffée par l'émotion, elle dit:

- Papa, pardonne-moi, papa! C'est pour éviter de vous faire de la peine que je n'ai pas osé vous dire la vérité. Dans sa lettre Thy avait dit qu'il était parti lutter pour la justice sociale, aux fins d'édifier le paradis pour la patrie. Il... il... est parti pour un idéal.

À ces mots, Monsieur Tran partit subitement d'un gros éclat de rire qui vrillait douloureusement les oreilles. Loin d'être une explosion de joie, c'était un cri de douleur, de détresse, d'amertume, poussé par un homme qui venait d'être blessé à mort.

- Mon gendre est parti construire le paradis pour sa patrie! Quelle noblesse! Hélas ha, ha, ha...

Il riait, d'un rire chaque fois plus étrange, plus monstrueux. On aurait dit des pleurs!

Irritée, Madame Tran s'écria:

- Tais-toi donc! Ton rire ne fait que m'agacer! Je n'ai pas voulu que les enfants se marient. Je t'avais dit que notre fille

est encore très jeune et ne sait pas réfléchir sérieusement. Je voulais qu'ils attendent quelques années. Et toi, tu m'avais répondu que les enfants s'aiment et qu'on les marierait, qu'on s'occuperait de notre gendre.

C'était la vérité! C'était lui qui avait discuté avec Madame Le Than pour faire célébrer le mariage en hâte.

Quand elle avait appris que son fils aimait une fille de famille fortunée, Madame Le Than avait voulu l'en dissuader. Et sans Monsieur Tran, elle n'aurait jamais osé soulever la question du mariage de son fils Le Thy avec ThuVan.

C'était aisé à comprendre. Jadis Le Than avait été concierge du lycée. Vis-à-vis du proviseur il se considérait comme un domestique. Après sa mort, Monsieur Tran avait aidé sa famille. Chargée d'une telle dette de reconnaissance envers les Tran, Madame Le Than ne se serait jamais permis de laisser son fils se nourrir de chimères.

Si le mariage avait eu lieu, il était dû à la seule volonté de Monsieur Tran. Thy et ThuVan, eux-mêmes avaient peu d'espoir de pouvoir se marier.

Assis sur une chaise, il se sentait coupable.

Madame Tran dont la colère n'était pas encore apaisée, continuait à faire d'acerbes reproches à son mari, ThuVan se laissa glisser de son lit, tomba à genoux et supplia sa mère:

- Maman, pardonne-moi! C'est moi qui, en aimant Thy, ai choisi mon propre malheur. Ce n'est pas la faute de papa! Je vais avoir un enfant. Il sera ma source de joie. Quant à mon mari, je le considère comme mort.

- Le ciel bleu est toujours jaloux des joues roses, dit-on. Je comprends le sort fait à ma fille.

Après avoir accablé son mari, Madame Tran se retourna contre le ciel. Alors son mari lui dit:

- Écoute, ma chère! Cesse de maudire le ciel. L'essentiel, à présent, est de résoudre la situation de Thy.

- Résoudre? Mais comment?

- En partant avec les communistes, notre gendre nous a mis dans de beaux draps! En effet, si le gouvernement l'apprend, notre vie sera empoisonnée. Non seulement durant toute sa vie, ThuVan sera surveillée par la police, mais moi même, je risquerais de perdre ma place.

- Alors! Comment faire maintenant?

Madame Tran s'affolait. ThuVan, dans le même état d'âme que sa mère, attendait que son père leur dictât la conduite à suivre.

Après avoir bien réfléchi, doucement il dit:

- Ecoutez-bien! Voici ce que je vous propose de faire. D'abord il faut absolument tenir secret le départ de Thy chez les communistes. Ensuite répandre la nouvelle que, depuis deux mois, Thy était à Saïgon pour s'occuper des formalités de son départ à l'étranger et qu'il fait actuellement ses études médicales en Suisse.

- Et comment devons-nous le déclarer aux autorités gouvernementales?

- Simplement dire qu'il est déjà parti à l'étranger.

Se mêlant à la conversation, ThuVan demanda:

- Si la police faisait une enquête au Ministère de l'Education Nationale et qu'elle n'y trouve aucune preuve de son départ à l'étranger: qu'est-ce qui arriverait, que ferions-nous?

- Cette affaire je vais m'en occuper. J'ai un ami qui connaît bien ces deux services, il s'arrangera pour que tous les papiers de Thy soient en règle.

Avec autorité il s'adressa à sa femme:

- Vas tout de suite à la cuisine, dire à Nga que ton gendre est à Saigon depuis deux mois pour les formalités de son départ en Suisse et qu'il est parti depuis hier. Tu lui recommanderas bien de répondre exactement ce que tu lui diras à ses connaissances qui lui demanderaient. Alors, vas-y! Tâche de faire semblant que tu es heureuse.

Puis se tournant vers sa fille, il demanda:

- Est-ce que ta belle mère sait que Thy est parti avec les communistes?

- Je crois qu'elle n'en savait absolument rien! Le jour où Thy est parti, je lui ai dit, elle tombait des nues. Elle m'a demandé pourquoi je l'ai laissé partir ainsi, mais comme elle ignorait tout, je me suis contentée de répondre qu'il allait chercher du travail.

- Bon, tu dois aller la trouver et lui dire toute la vérité en lui recommandant de garder le secret. Car, si la police le savait, sa famille connaîtrait de gros ennuis. Tu lui diras aussi que, si quelqu'un lui demande où est parti Thy, elle doit se contenter de répondre qu'il est allé en Suisse en qualité de boursier du gouvernement.

- Très bien! J'irai voir ma belle mère.

- Ne te presse pas! Si tu ne te sens pas bien ce matin, tu iras demain. À propos de l'orphelinat, qu'est-ce que tu comptes faire?

- Je voudrais travailler quelques mois. Je m'arrêterai quand ma grossesse viendra à son terme et me consacrerai à mon bébé.

- C'est bien, je demanderai au directeur de l'orphelinat un autre rendez-vous.

- Mais, papa! Je pourrai aussi bien le rencontrer aujourd'hui. Tout à l'heure, j'ai pris un comprimé du Dr Vo Hoang et je n'ai plus de malaise.

- Si tu veux! Alors, dépêche-toi de t'arranger, je t'attends en bas.

Madame Tran s'était retirée. Monsieur Tran se hâtait de descendre l'escalier. ThuVan hébétée gagnait la salle de bain pour faire un brin de toilette et se changer. Elle revint s'asseoir à sa coiffeuse, son miroir lui renvoyait un visage triste; découragée, elle se leva.

* *

La nouvelle du départ de Thy en Suisse pour y faire sa médecine, avec une bourse du gouvernement, se répandit rapidement. Il suffit à la servante de la raconter à quelques personnes pour que tous les gens du voisinage en soient immédiatement informés.

A cette époque-là, avoir un enfant qui faisait des études en Europe ou aux Etats-Unis était pour la famille un honneur. Ainsi toutes les fois que les Tran rencontraient des amis, des connaissances, des voisins... ils ne manquaient pas de leur présenter des compliments.

Madame Le Than, en particulier, était considérée comme la personne qui avait le plus de chance dans le pays. Son fils avait épousé la plus belle des filles, issue d'une famille

fortunée et noble. Par dessus le marché, il bénéficiait d'une bourse d'étude du gouvernement.

Madame Le Than était douce et simple, elle ne s'occupait que de son commerce. Devenue veuve, elle élevait seule ses deux enfants. À l'époque où Monsieur Tran était venu discuter avec elle du mariage de Thy et ThuVan, elle en avait été si touchée qu'elle n'avait pu que lui dire merci.

Naturellement, elle aimait profondément ThuVan. Chaque fois que sa belle-fille venait la voir, elle cessait tout commerce pour l'accueillir.

Quand ThuVan était venue lui dire que Thy l'avait quittée pour chercher du travail, elle l'avait crue. Et elle était contente que son fils sût se soucier de son avenir au lieu de vivre aux dépens de sa belle-famille.

Cette fois, lorsque ThuVan revint lui dire toute la vérité sur le départ de Thy et lui annoncer qu'elle était enceinte, elle fut sidérée. Muette de stupeur, elle ne savait quoi dire à sa belle-fille. Elle ignorait ce qu'étaient les communistes. Elle avait vaguement entendu dire que c'était des gens qui vivent dans les forêts, qui luttent contre le gouvernement, mais elle ne savait pas pour quelle raison. Elle pensait que si son fils avait quitté sa jeune épouse et suivi les communistes c'était parce qu'il aimait la campagne et les forêts depuis son jeune âge.

Elle déplora la situation de sa belle-fille sans pouvoir la consoler.

Par contre, Le Thanh, fut furieux en apprenant la nouvelle:

- Puisque mon frère se met avec les communistes pour troubler le pays, je m'engagerai dans l'armée nationale et l'empêcherai d'accomplir ses méfaits.

Le Thanh, cette année là, avait dix neuf ans et devait présenter sa 2^e partie de baccalauréat. Il adorait sa mère. Après ses classes il l'aidait dans son commerce, au ménage et travaillait ses devoirs.

Il sortait rarement, n'aimait pas, comme son frère, fréquenter des camarades ou aller à des réunions. C'était, peut-être, grâce à cela qu'il n'avait pas rencontré des communistes et n'avait pas été dévoyé.

* *

Tout avait pu se résoudre comme Monsieur Tran l'avait prévu. En effet, il avait déclaré aux services de la police et aux administrations que Le Thy avait déjà quitté le pays.

ThuVan s'occupait du secrétariat de l'orphelinat matin et après midi. Il y avait pas mal de travail. Aux heures creuses, elle secondait les sœurs dans les soins à donner aux orphelins. L'intérêt et la joie qu'elle y prenait, l'aidaient à penser un peu moins à son mari. Elle s'arrêta de travailler au 8^e mois de sa grossesse. Un mois après, elle mettait au monde un beau garçon auquel elle donna le nom de Le VanLong.

Depuis sa naissance, elle s'en occupait tout le temps. C'était un bébé joufflu, avec des gros yeux, un beau nez, une bouche large... facile à élever et qui grandissait vite. Il ressemblait tout craché à son père. ThuVan ne se sentait plus seule, elle n'était plus triste. Le bonheur d'être maman, bien qu'il ne ressemblât en rien au bonheur du mois de lune de miel passé auprès de son mari, était cependant infini. Rien n'est plus beau que l'amour maternel! Il n'y a pas de tableau plus sublime que celui d'une mère tenant dans ses bras son enfant et lui donnant le sein.

Le plus beau cadeau que Dieu accorde à l'espèce humaine, le plus durable, le plus sacré est l'amour maternel!

Dans n'importe quelle situation, quelles que soient les circonstances dans lesquelles survient une grossesse, la femme quand elle donne naissance à un enfant, éprouve toujours pour lui cet amour sublime qui aide l'espèce humaine à se perpétuer.

À travers des siècles, on a dit que l'amour maternel est immense comme l'océan, profond comme le firmament.

À présent, ThuVan avait trouvé dans cet amour maternel sa raison de vivre et une source de bonheur.

* * *